

Eine staatlich finanzierte Privatschule

*Alain Pichard über die «Filière Bilingue» und über die Tatsache, dass mehr als 20 Prozent der Bieler Schüler nach neun Schuljahren die eine oder andere Landessprache nicht lesen und schreiben können.

Die «Filière Bilingue», 2010 eingeführt, ist beliebt. Es gibt mehr Anmeldungen als Aufnahmen möglich sind.

Aber schon zu ihrem Beginn monierten kritische und linke Lehrkräfte, dass hier an den Grundfesten der öffentlichen Schule gerüttelt werde, nämlich, dass alle Kinder dieser Stadt das Recht erhalten, in die gleiche Schule zu gehen. Die 36-jährige Kurdin S. erfährt im Sommer vor zwei Jahren, dass dieses Prinzip in der linken Industriestadt schon jetzt nicht mehr gilt. Als nämlich die Mutter eines 7. Klasslers am ersten Elternabend in einem Oberstufenzentrum um sich blickte, fragte sie: «Hat es hier keine Schweizer?» Und auf das beschämte Nicken der Klassenlehrkraft fügte sie hinzu: «Das ist nicht gut.»

Nun könnte man ja erwarten, dass die stille Verzweiflung dieser weisen Frau von den Parteien, die jeweils in Sonntagsreden und am 1. Mai lautstark für ihre Chancen kämpfen, wahrgenommen würde. Dem ist aber nicht so. Das Schicksal von Frau S., stellvertretend für die Tausenden von Migranten, welche in dieser Stadt leben, scheint die linken Bildungspolitiker nur in Verlautbarungen zu interessieren. Ist der Tatbeweis gefragt, gilt die alte Regel: Man liebt das Fremde, aber nicht die Fremden.

Wenn man durch das Beaumont-Quartier in die Seevorstadt hinabsteigt und sich noch einen Spaziergang durch das Vinglezer Boomquartier am See gönnt, könnte man tatsächlich den Eindruck erhalten, dass Biel immer noch eine zweisprachige Stadt sei. Der Abstecher in die Ausenquartiere, durch die befahrenen Durchgangsstrassen, ein Einkauf in der Migros Madretsch oder der Besuch der Primarschule Bözingen belehrt einen eines Besseren. Biel ist eine multilinguale Stadt. In den Ausenquartieren ist der Prozentsatz der fremdsprachigen Kinder, die den Kindergarten und die Primarschule besuchen, mittlerweile auf über 80 Prozent

gestiegen, auf die ganze Stadt bezogen beträgt er 60%. Vermutungen gehen davon aus, dass der Anteil fremdsprachiger Kinder bei den unter Dreijährigen schon 75 Prozent beträgt.

Die «Filière Bilingue», im Stadtzentrum und im Einzugsquartier des Mittelstands beheimatet, hat sich indes eine Drittelsquote zurechtgelegt. Die Klassen bestehen aus einem Drittel deutschsprachiger, einem Drittel französischsprachiger und einem Drittel fremdsprachiger Kinder.

Michel Laffer, Sozialdemokrat und Lehrer am OSZMB (Oberstufenzentrum Mett-Bözingen), hat zwei Kinder, welche diese «Filière Bilingue» besuchen dürfen.

Über die Drittelsquote schüttelt er den Kopf: «Wenn die Zusammensetzung der fremdsprachigen Kinder in der «Filière Bilingue» mit denen in den Ausenquartieren verglichen, dann erkennst du sofort, um was für einen Unsinn es sich hier handelt. Da musst du nur einen Kindergeburtstag bei mir erleben.»

Biel hat kein grosses Problem mit dem Spracherwerb der jeweiligen anderen Landessprache. Die deutschsprachigen Schülerinnen und Schüler dieser Stadt sprechen besser Französisch als der Rest der Schweiz. Aber Biel hat ein anderes gravierendes Problem: Über 20 Prozent der Bieler Schülerinnen und Schüler können nach neun Schuljahren die eine oder andere Landessprache nicht lesen und schreiben.

Die Folgen sind bekannt: hohe Arbeitslosenraten, die höchste Sozialquote der Schweiz, jeder fünfte Jugendliche lebt von der Fürsorge.

Zu Beginn seiner Amtszeit (2012) lud mich der frischgewählte und überzeugte linke Schuldirektor Némitz zum Mittagessen ein. Er war sich damals des Dilemmas völlig bewusst. Mit dem Satz: «Entweder wird die «Filière Bilingue» für alle eingeführt oder sie muss beendet werden», entliess er mich.

An dieser Situation hat sich nichts geändert: Die Kinder in der «Filière Bilingue» haben viel weniger Kinder mit Migrationshintergrund in ihrer Klasse als in den Ausenquartieren, erhalten pro Kopf mehr Mittel und müssen keine Kinder aus den Kleinklassen oder aus fernen Ländern mit null Sprachkenntnissen integrieren.

Mit anderen Worten: Hier werden für den Mittelstand privilegierte Schulinheiten geschaffen! Und die Restschulproblematik wird erhöht. Aber die Kinder unserer ausländischen Mitbürger sind nun einmal da. Viele von ihnen haben mangelnde Sprachkenntnisse, kommen nicht selten aus bildungsfernen Schichten, aber sie sind wissensdurstig und voller Kraft. Wir dürfen sie nicht in Ghettoschulen abschieben, in die Schulen der Ausenquartiere, welche immer mehr die ganze Last der Integration zu tragen haben. Wir müssen ihnen faire Bildungschancen geben. Das ist das Prinzip unserer öffentlichen Schule. Mit der «Filière Bilingue» verabschiedet man sich von diesem Prinzip. ■



*Alain Pichard war bis 2016 Stadtrat der Grünenliberalen Partei (GLP). Er ist abwechselungsweise mit Roland Itten monatlich als BIEL BIENNE-Gastautor tätig. Pichard ist Oberstufenlehrer in Orpund und schweizweit bekannt für seine kritischen Meinungen zu Schul- und Gesellschaftsfragen. Seine Meinung muss sich nicht mit der Meinung der Redaktion decken.

*Alain Pichard a été conseiller de Ville des Verts libéraux (VL). Il est, en alternance avec Roland Itten, le chroniqueur invité mensuel de BIEL BIENNE. Alain Pichard est enseignant secondaire à Orpund et connu en Suisse pour ses opinions critiques concernant les questions scolaires et de société. Ses propos ne représentent pas forcément l'avis de la rédaction.

Une école privée financée publiquement

*Alain Pichard, à propos de la «Filière Bilingue» et du fait que plus de 20% des écoliers biennois ne savent ni lire ni écrire dans une des langues nationales.

Quand on descend du quartier de Beaumont jusqu'au bord du lac et fait ensuite une promenade dans le quartier en plein boom de Vigneules, on pourrait avoir l'impression que Bienne est toujours une ville bilingue. Mais il suffit de faire un détour dans les quartiers périphériques traversés par des routes de transit dangereuses, d'effectuer ses achats à la Migros de Madretsch ou de visiter l'école primaire de Boujean pour nuancer son impression. Bienne est une ville multilingue. Dans les quartiers périphériques, la proportion d'enfants étrangers fréquentant les écoles élémentaires et primaires dépasse en moyenne 80% – contre 60% pour le reste de la ville. On estime que 75% des moins de trois ans sont allophones. Nichée au centre-ville et dans les quartiers historiques, la FiBi a fixé une part d'un tiers. Les classes y comptent un tiers d'allemaniques, un tiers de francophones et un tiers d'allophones.

Introduite en 2010, la Filière Bilingue (FiBi) est appréciée. La demande dépasse l'offre.

Mais dès le début, les critiques se sont élevées chez les enseignants de gauche, estimant qu'on mettait à mal le principe de base de l'école publique voulant que dans cette ville, chaque enfant puisse accéder à la même école. Il y a deux ans, S., une mère de famille kurde de 36 ans, a pu se rendre compte en plein été à quel point dans une ville industrielle de gauche, ce principe ne s'appliquait plus. Lors d'une soirée réservée aux parents d'élèves d'une école secondaire publique, cette mère d'un enfant de 7^e année avait regardé autour d'elle et demandé: «Il n'y a aucun Suisse ici?». Et en voyant le hochement de tête des enseignants présents, elle avait dit: «Ce n'est pas bien.»

Nous serions en droit d'attendre que les partis qui, chaque 1^{er} Mai, lancent des appels bruyants en faveur de l'égalité des chances, prennent au sérieux les interrogations discrètes de cette dame. Ce n'est pas le cas.

Le sort de Madame S., qui représente celui de milliers de migrants vivant dans cette ville, ne semble pas intéresser les forces politiques de gauche chargées de l'enseignement. Prouvant l'adage: nous aimons ce qui est étranger, mais pas les étrangers.

20% des écolières et écoliers de Bienne ne savent ni lire ni parler dans une autre langue nationale.

Les conséquences sont connues: un fort taux de chômage, le plus important taux d'aide sociale de Suisse et un jeune sur cinq dépend du social.

Au début de son premier mandat en 2012, le nouveau et convaincant directeur socialiste de la Formation Cédric Némitz m'avait invité à déjeuner. À l'époque, il était conscient du dilemme et l'avait résumé en une phrase: «La FiBi doit être accessible à tous ou être abandonnée».

Depuis, rien n'a changé: la FiBi compte bien moins d'élèves allophones que les écoles des quartiers périphériques, dispose par tête de davantage de moyens, et ne doit pas intégrer en son sein des élèves issus de pays lointains sans connaissances linguistiques ou venant de classes à effectifs réduits.

En d'autres termes: on a créé ici des unités scolaires privilégiées pour la classe moyenne! Et la problématique des écoles de seconde catégorie s'est aggravée.

Mais les enfants de personnes étrangères sont là. Beaucoup ont d'importantes carences linguistiques, il n'est pas rare que leurs modèles éducatifs soient éloignés des nôtres, mais ils ont soif de connaissance et sont pleins d'énergie. Nous n'avons pas le droit de les reléguer dans des écoles ghettos, dans les quartiers périphériques qui doivent assumer de plus en plus la charge de l'intégration. Il faut leur offrir des chances d'instruction équitables. C'est le principe de base de l'école publique. Avec la FiBi, on rompt avec ce principe. ■

Bienne n'a pas un grand problème en matière d'acquisition du langage par des personnes qui s'expriment dans une autre langue nationale. Les écolières et écoliers allemaniques de cette ville parlent mieux le français que ceux du reste de la Suisse. Mais Bienne a un problème grandissant: au terme de leur scolarité obligatoire, plus de